

des documents pour les enfants

par Pierre Guérin, enseignant,
responsable de la réalisation des BT sonores
Conférence de la Joie par les livres
cycle 1977-1978

Vers 1924-25, Freinet, alors instituteur à Bar-sur-Loup, dans les Alpes-Maritimes, fréquentait des congrès pédagogiques de l'époque où il rencontrait Decroly, Ferrière, Dottrens, Montessori. A son retour, il confiait à ses amis : « Ces rencontres sont fort intéressantes, mais lorsque je reviens dans ma classe, je suis aussi démuné qu'avant, incapable de réaliser la pédagogie que je désirerais. »

Et après la naissance du mouvement de l'École Moderne, il disait volontiers : « Nous n'avons rien inventé : nous nous efforçons simplement que dans chaque école populaire on puisse rendre effectif le rêve généreux des grands pédagogues. »

Mais comment ?

D'abord en provoquant des rencontres entre les enseignants, hors hiérarchie, ce qui a permis de dégager des besoins, principalement celui d'élaborer des outils nécessaires à la pratique quotidienne de la classe. Des outils que les éditeurs ne pouvaient ni réaliser, ni diffuser, pour des raisons économiques et d'orientation politique (dans le sens le plus large).

En pédagogie, certains objectifs ne peuvent pas être atteints uniquement par le choix d'un certain type de relation verbale entre enseignants et enseignés, et enseignés entre eux, que ce soient des objectifs cognitifs ou des objectifs d'attitudes ou de méthode. Il faut des outils.

Ce furent d'abord ceux qui permettent l'expression de l'enfant et sa diffusion dans le monde scolaire, mais aussi hors de l'école : l'imprimerie à l'école, et même le cinéma (1924).

Maintenant, on trouve normal que l'enfant s'exprime en utilisant les techniques des adultes : il écrit, peint, crée des chansons et de la musique, fait du modelage, des créations plastiques en tous genres. Les ateliers d'enfants, s'ils ne sont pas encore dans toutes les classes, ont cependant droit de cité, on les prend au sérieux. On favorise l'expérimentation de l'enfant analysant le réel qui l'en-

tourne. Il peut aussi effectuer des réalisations audio-visuelles : il photographie, filme, enregistre, fait des montages sonores de bandes magnétiques, voire de magnétoscope.

Il peut donc s'exprimer librement à travers toutes ces techniques, et par là même les dominer, les démystifier. Il sera un meilleur juge des messages élaborés par les autres à travers ces techniques. L'imprimerie à l'école, en 1924, ce fut révolutionnaire et aussi subversif.

Mais si l'enfant est profondément motivé par toutes ces activités d'expression — facteur essentiel de construction de sa personnalité — il est aussi avide de s'approprier l'expérience des autres — des enfants et des adultes — leurs tâtonnements, les facettes différentes de leur personnalité, toutes les expériences de l'humanité conservées sur de multiples supports : écrits, livres, images sur papier, sculptures, disques, bandes magnétiques, diapositives, films de cinéma, etc.

La documentation pour l'enfant représente donc un outil important. Elle lui permet d'être autonome. Elle permet une organisation nouvelle de la classe, une attitude pédagogique différente de l'attitude dogmatique considérée longtemps comme la seule valable.

Entre parenthèses, le principe même d'une documentation pour les élèves embarrasse encore certains enseignants... D'abord, disent-ils, les activités documentaires à l'école sont-elles nécessaires ?

Un jugement hâtif les entraîne à conclure que la documentation court-circuite la libre recherche, qu'elle est donc nocive. Ainsi, au nom de la nécessité de placer l'enfant en constante situation de libre recherche et de découverte, et par souci de garder systématiquement la pureté d'une démarche unique, ils peuvent être amenés à refuser la documentation.

D'autres envisagent la documentation pour les élèves avec beaucoup de réticence parce qu'inconsciemment ils ont le désir de ne pas abandonner le pouvoir, le contrôle que

leur donne la possession exclusive de l'information. Ils sont inquiets aussi de ne pouvoir étroitement contrôler la conduite des recherches en cours dans une classe. Ils n'envisagent la documentation qu'à l'usage exclusif du maître, parce qu'ils n'ont pas modifié leur attitude. Une réflexion sur le rôle du maître leur permettrait certainement de la concevoir autrement que dogmatique ou inexistante.

Pourquoi, et dans quelles circonstances, faisons-nous appel à la documentation, à l'expérience des autres ?

Des documents peuvent être à l'origine de la réelle motivation du travail :

Documents élaborés par la classe même, tels que croquis, photos, textes de compte rendu, enregistrement d'une visite, coupure de journal de fichier. Ou documents d'origine commerciale : c'est un premier rôle que peuvent jouer des BT, les BT SON et les Documents Sonores de la BT. Un exemple : l'écoute de la BT SON « Histoire de la terre », n° 868, révèle qu'à l'origine l'oxygène n'existait pas dans l'air, ce qui entraîne des expériences sur la composition de l'air, des recherches sur le rôle des végétaux.

Des documents peuvent apporter une réponse ponctuelle à une question ponctuelle en cours d'expérimentation ou de recherche.

On peut imaginer une démarche où le maître, seul, donnerait au moment opportun l'information nécessaire à la progression de la recherche, si elle s'enlise sans espoir de sortie. On peut se demander si c'est souhaitable, si le maître doit être le médiateur entre la réalité observée, directement ou à travers des documents, et l'enfant. On peut penser que celui-ci doit tendre à un maximum d'autonomie. D'autre part, dans la pratique, il est difficile au maître d'être présent partout dans la classe multi-atelier au moment où il le faut. Le but de cette catégorie de documents est d'éviter l'enlèvement des recherches des enfants.

Doivent-ils être les mêmes que les précédents ?

Des documents peuvent jouer un rôle dans la phase de généralisation.

Ce sont les réponses que l'on a reçues dans la classe, la famille, après observation ou expérimentation. En d'autres termes, ce qui est considéré comme vrai à Paris, Lyon ou Saint-Gaudens, l'est-il aussi ailleurs ? Il est plus important qu'on ne le croirait a

priori de retrouver sur des documents la réalité de nos propres recherches.

Des enfants font cette expérience : dans 200 grammes d'eau à 15°, trois morceaux de sucre se dissolvent en 2 minutes 30 secondes. On apprend ensuite, dans une BT, qu'ailleurs d'autres enfants ont constaté un temps de dissolution de 2 minutes 45 secondes. Un autre groupe de la classe a, lui aussi, trouvé 2 minutes 45 secondes. Pourquoi ?

Le document va nous obliger à nous poser des questions, et à nous apercevoir que le deuxième groupe a utilisé des morceaux de sucre de plus gros calibre que le premier. Il y a une satisfaction personnelle à trouver la confirmation de ce que l'on a découvert.

Des documents élargissent nos possibilités d'investigation.

On a vu une goutte de sang au microscope de la classe, et on a distingué les globules. Mais, si on pouvait grossir encore ? Et la BT « Vers l'infiniment petit » apporte les dernières réponses que l'on puisse donner actuellement. Elle permet à l'enfant des acquisitions qui seront opératoires dans d'autres circonstances ; ici, la structure de la matière. Je dis opératoire, parce que, par exemple, cela aidera l'enfant à acquérir le concept de dilatation, en permettant une réflexion plus profonde au moment d'expériences ultérieures. Pourquoi un litre d'eau à 15° pèse-t-il plus qu'un litre d'eau à 60° ? Deux mêmes volumes d'une même substance n'ont pas forcément la même masse.



BT n° 844 : « Pourquoi ça fond ? »

De même, on peut utiliser les photos aériennes, ou prises de satellites, les récits des voyageurs lointains, leurs photos, etc.

Il existe un autre moment où on a besoin de documentation : c'est pour l'intégration et la structure de l'acquis.

Les documents permettant une généralisation jouent déjà un rôle dans cette intégration. Mais c'est insuffisant. Observations et recherches ponctuelles sont nécessaires, mais non suffisantes, même si elles ont été motivées, intéressantes et menées selon une démarche de découverte.

Les activités autonomes doivent conduire à une phase de structuration. Certains enfants mettent en relation les résultats des expériences et recherches réalisées, mais il faut toujours une intervention du maître. Ces mises en relation s'effectuent souvent par l'entretien, l'élaboration commune d'un organigramme des démarches effectuées et des objectifs atteints.

Il ne faut pas réduire la phase de mise en commun, la prise de conscience ; elle est indispensable. C'est la prise en compte par tous du cheminement de chacun. Mais nous pensons qu'une documentation pourrait permettre plus d'autonomie de l'enfant.

Certaines BT récentes tentent de remplir ce rôle, et de susciter des réponses ponctuelles, elles comportent un index. Cependant, il ne semble pas qu'actuellement les éditeurs ni les enseignants aient étudié en détail ce que doivent être exactement les contenus, le style, les supports des documents utiles à ces divers moments de recours à la documentation.

Les dictionnaires tentent de répondre, plus ou moins bien, aux questions ponctuelles.

Bien souvent, les documentaires prétendent tout couvrir, laissant chacun en tirer ce qu'il peut, et le recours à l'adulte est presque toujours nécessaire, car pour utiliser efficacement le document, il faut une certaine méthode, combler les déficiences du document, avoir un recul que celui qui cherche ne possède pas encore. D'où, souvent, des déceptions si l'on est seul.

Enfin, autre type de documents, plus typiquement scolaires, que je ne fais que citer : ce sont ceux qui répondent à une évaluation, à une autoévaluation proposant des réinvestissements des concepts, attitudes et méthodes acquis.

Là aussi, les supports sont multiples, que ce soient les fiches-test, ou les diapositives de l'épreuve « Code de la route » de l'examen du permis de conduire.

Les mémoires sur différents supports

Pendant des millénaires, il fut impossible de communiquer dans l'espace et le temps ; il fallait le contact direct avec le maître ; celui qui savait, exécutait et racontait ce qu'il faisait, ce qu'il avait vu. Le récit était le véhicule (on se groupait autour du voyageur). Ce contact joue toujours un rôle primordial en éducation : c'est la relation en direct de la mère et de l'enfant, de l'enseignant et de l'enseigné.

Mais l'utilisation de l'écriture a permis la communication dans l'espace et le temps. La maîtrise de la langue écrite, pendant longtemps réservée à une minorité, lui assurait un pouvoir. Petit à petit, il fut admis qu'elle était accessible à tous, puis nécessaire et l'école, lieu de son acquisition, devint obligatoire.

Notons en passant qu'il fallait apprendre l'expression des autres avant d'avoir le droit de s'exprimer. Il a fallu quelques décennies pour admettre que l'expression de l'enfant et la connaissance des autres devaient être menées parallèlement.

La statuaire et les vitraux des églises ont été longtemps les bandes dessinées populaires, et les bois gravés, l'imprimerie ont permis la diffusion à exemplaires multiples d'images et de textes qui allaient être la référence commune à de nombreux individus.

La photo vint et, presque tout de suite, cette réalité figée put être dynamisée par la possibilité de capter et conserver les sons, de les communiquer dans l'espace et dans le temps.

La BT sonore n° 846, « De la boîte à musique au microsillon », reproduit, par exemple, une minute de ce qui fut dit le 4 février 1891 chez M. Eiffel. Ces propos, qui ne valaient pas d'être notés par écrit, gardent pourtant, lorsqu'on *entend* quatre-vingt-sept ans *après*, un intérêt certain (quoique l'on sente les personnages « en représentation »).

Il faudra attendre 1950 pour que l'enregistrement des sons soit de nouveau à la portée de tous, car le cylindre de cire qu'on gravait soi-même ne semble pas avoir eu le succès escompté à la fin du siècle passé.

La radio, ensuite, permit la communication à travers l'espace, diffusant les événements sonores en direct, puis en différé, donc à travers le temps. Enfin, avec la télévision, l'image et le son sont transmis en direct à travers l'espace (l'image conservée par le

magnéscope remplace, hélas, de plus en plus le direct). La communication se fait à travers l'espace et dans le temps par l'enregistrement, ce qu'avait déjà permis le cinéma en animant l'image photographique, puis le son, vers 1930.

Pour chaque support se sont constitués un langage, des conventions. On a observé, chez des Africains n'ayant vécu qu'en brousse, des difficultés à suivre un de nos films avec ses ellipses, ses retours en arrière, le cheminement parallèle des activités de deux personnes agissant en des lieux différents, et qui sont présentées chronologiquement, etc. Les références culturelles n'étant pas les mêmes, la lecture est différente.

La difficulté existe aussi chez certains enfants, pour d'autres raisons. Lorsque c'est la langue qui est en cause, on s'aperçoit plus facilement que l'auditeur ne suit pas. Mais on croit à tort que l'image, l'image animée, est immédiatement, totalement lisible pour tous.

L'enfant et les adultes d'aujourd'hui sont donc sollicités, sinon agressés, par un faisceau d'informations sur des supports divers. Et chaque support, par sa spécificité a, lui aussi, contribué à former un langage : il a imposé des impératifs au moment de la mise en mémoire ; il en impose d'autres au moment de la transmission des informations qu'il véhicule. D'où les possibilités et les limites d'enregistrement (au sens général) et de restitution des informations.

Le livre et l'audio-visuel

Le livre possède une incomparable souplesse d'utilisation. Je lis couché, debout dans le métro ; j'emporte le livre dans ma poche. Je le commence où je veux, je saute des lignes, des pages, je reviens en arrière, je vais à la fin, je relis, etc. Le livre est à usage individuel. Je dis aux amis : « Il faudra que tu lises ça. »

Pour prendre connaissance des informations véhiculées par l'audio-visuel, je dois satisfaire à d'autres impératifs. Il me faut un certain confort d'écoute des sons, de lecture des images, une certaine position pour voir, un entourage qui se plie à ces impératifs, qui ne soit pas bruyant et accepte l'obscurcissement de la salle.

Je ne peux accélérer la perception, asservi que je suis au déroulement prévu par l'auteur de la réalisation. Je ne peux pas lire « en diagonale ». Tout se déroule, en temps réel, comme l'a voulu le réalisateur.

Je dois mettre en œuvre un matériel sou-

vent important, s'il n'est pas à demeure dans la salle. Ce n'est pas toujours pratique.

Est-on payé des efforts déployés pour prendre connaissance des informations audio-visuelles ? Est-on remboursé des investissements faits dans le matériel et dans l'achat des programmes ? Parfois non, car il y a souvent mauvais choix du support pour le type d'informations mémorisées, et peu d'adaptation aux caractéristiques exigées par la demande, au moment où elle se manifeste dans la démarche d'apprentissage. Voyez les statistiques sur le matériel audio-visuel dans les établissements scolaires. Et quand on connaît la réalité...

Entrons un peu dans le détail.

Lorsque je lis, j'ai un incontestable plaisir à faire fonctionner mon théâtre intérieur, alimenté par les mots qui déclenchent une foule d'images, de souvenirs de perceptions visuelles, auditives, olfactives, sensorielles. C'est le plaisir de la lecture.

L'auteur a effectué déjà une transposition, j'en fais une autre puisque je crée, moi aussi, à partir des mots et de mon vécu qui est différent de tout autre.

Un processus semblable se met en route lorsque j'écoute quelqu'un qui s'exprime ou répond à mes questions. Mais il n'y a plus seulement ce que signifient les mots, il y a l'intonation, l'accent, le chant de la phrase, les silences, les respirations, la qualité de la voix, l'environnement sonore ; et le comportement de la personne, car elle s'exprime avec tout son corps. Ainsi jouent également les facteurs non verbaux, tout ce qui fait la relation. Les conteurs ont su maîtriser tous ces facteurs.

Si nous avons enregistré les sons, et si nous faisons écouter la totalité de la relation qui a été vécue, les auditeurs seront déçus (leur attention sera très inégale), alors que nous serons, nous, satisfaits parce que nous revivons les moments vécus.

Devant ces constatations, on a tout naturellement pensé qu'il fallait récrire les informations, et lire un texte qui aurait alors la concision exigée. Mais on a constaté que si l'intérêt est un peu plus soutenu, il ne déclenche pas cependant une intense attention, et les enfants, impitoyables, rejettent presque toujours un tel document ; à moins que le texte, d'une qualité certaine, soit rendu vivant par un comédien ; et il faudrait alors se demander s'il est utile, économique et efficace de prendre connaissance du message de cette façon. (Dans certaines circonstances, peut-être, par exemple, en voi-



Quel était le travail de la femme du pêcheur ? Le travail à la conserverie existait-il toute l'année ? (BT sonore 836 : Les marins bretons) ture, si j'écoute Michel Bouquet lisant des extraits de Proust.)

A l'écoute de l'image sonore, notre théâtre intérieur fonctionne presque comme à la lecture, parce qu'il est libre de créer les images qu'il désire, mais en plus des mots, il reste, du direct, l'intonation, l'accent, le chant de la phrase, les silences, les respirations, la qualité de la voix, l'environnement sonore, tout ce qui contribue à donner une coloration affective dynamique.

Pour que « ça passe », il faut satisfaire à des impératifs qui feront que cette image sonore ne sera ni la langue écrite, ni la langue orale dans sa totalité. Ce sera, si j'ose dire, un « écrit de l'oral ». Les sons enregistrés — cette mémoire — nous feront revivre ce qui s'est passé, ce sera une construction nouvelle utilisant des briques authentiques. Mais il y a modification de l'échelle des temps : c'est un faux temps réel que l'on vous propose en vous faisant écouter un enregistrement.

La perception du temps au cours d'une écoute est très variable selon l'intérêt que l'on y prend, lié à la rapidité avec laquelle on lit l'image sonore. S'il y a un obstacle dans la compréhension, dû au vocabulaire ou à la structure de la phrase, le « décodage » de la difficulté, l'identification des sons écoutés gêneront la perception des mots qui suivent cet obstacle. Pendant ces quelques secondes-là, le message a continué de se dérouler, et on s'y raccroche ensuite plus ou moins facilement. On ne peut ni s'arrêter, ni jeter un coup d'œil en arrière pour relier le mot ou l'expression, puisqu'on est asservi au rythme de la machine. Il faut donc qu'il y ait une adaptation rigoureuse du langage aux auditeurs, adaptation encore plus nécessaire que pour un texte écrit.

Va-t-on alors faire des réalisations sonores pour chaque public, pour l'acquis culturel des divers publics ? Oui et non.

Si la distance entre les niveaux culturels est trop grande, les images sonores sont illisibles, parce qu'elles s'insèrent mal dans le vécu du public. Sinon, c'est l'occasion d'une acquisition qui n'avait pu encore s'effectuer dans ce milieu, et c'est bénéfique. Mais il faut que l'outil le permette. C'est ainsi qu'il est important de pouvoir repasser la séquence et nous avons constaté l'intérêt de l'enregistrement sur cassette : l'enfant, avec la mini-cassette et son casque, prend connaissance en toute autonomie du document sonore ; il est libre de revenir en arrière autant de fois qu'il le désire, ou l'estime utile.

Il apprécie aussi qu'on lui donne la possibilité de lire ce qu'il entend. Cet écrit ne tue pas le sonore ; ce n'est pas de l'écrit dans la mesure où l'image sonore possède d'autres qualités. Il faut que celui qui parle s'exprime sans se remémorer un texte écrit, et raconte son expérience, son vécu *personnel*. Un récit au second degré passe moins bien.

Il faut aussi un interlocuteur authentique, qui reçoive réellement celui qui s'exprime ; ce dernier adapte alors son langage à son public, à ses facultés de compréhension. C'est pourquoi un « instantané sonore » n'est pas obligatoirement un bon document, même s'il possède des qualités d'authenticité et de dynamisme.

Les enfants peuvent être dépassés par ce qu'ils écoutent, sans que nous nous en rendions compte, si la réalisation ne s'effectue pas avec eux, *totalemment avec eux*, du début à la fin.

D'où la pratique systématique de la rencontre de ceux qui savent, qui ont vécu l'événement, avec ceux auxquels l'information est destinée. Quel qu'il soit, chacun est capable de faire revivre ce qu'il a vécu, mieux qu'aucune autre personne, fût-elle talentueuse, ne peut le faire. Et dans une langue accessible à tous, quelle que soit sa sphère culturelle.

Une photo, c'est un figé de la réalité. Elle s'impose : elle est perçue globalement presque sans être lue, mais il faut l'analyser pour rechercher la somme d'informations qu'elle contient. Dans les deux cas, selon ma vigilance, elle tue les images de mon théâtre intérieur. Si elle est animée, l'impact est encore plus intense et mon asservissement total.

Mais si le but est de s'informer sur les conditions d'existence à Concarneau il y a soixante-dix ans, l'observation des photos

prises à l'époque m'empêche de vagabonder et de me construire des images n'ayant qu'un rapport lointain avec la réalité : ces marins sont pieds nus ou en sabots, pas de bottes, pas de cirés. J'aurais pu les en vêtir, me fiant aux perceptions de mon vécu. La photo n'est qu'une petite facette de la réalité, mais elle a au moins le mérite de me rappeler à l'ordre pour une meilleure objectivité.

Ce montage audio-visuel, « Les marins bretons », BT SON n° 836, est un *document sonore illustré*, fondamentalement différent du montage habituel dit de diapositives sonorisées... commentées.

On peut concevoir ce dernier type de montage, mais il est alors plus difficile d'obtenir un résultat satisfaisant, car il y a l'obstacle du *texte lu*, même bien dit ; ce n'est encore qu'un document au second degré. Vous voyez la différence avec une bande sonore telle que nous l'avons définie. Et puis, pourquoi un commentaire ? Depuis quelques années, la télévision nous a heureusement habitués à l'image animée accompagnée de l'ambiance authentique, qui provoque le choc affectif « comme si on y était ».

Il faudrait aussi envisager l'aspect économique. C'est lui qui impose très souvent des paramètres déterminants, comme le format et le nombre de pages, la durée du document sonore, le nombre de diapositives, la durée du film. Ces contraintes pesantes n'ont pas que des inconvénients. Elles obligent à une concision, à un travail de remise en question permanente au fur et à mesure de l'élaboration des documents, à des choix toujours difficiles. Mais le résultat final est tel que le document en devient toujours plus accessible.

Que faire devant ces multiples exigences auxquelles doivent satisfaire les documents ? Quand les questions des enfants et la pratique quotidienne nous engagent à produire des outils documentaires sur un sujet, nous devons déterminer quels supports seront utilisés pour tel ou tel usage, les choisir en fonction de la spécificité des différentes facettes du sujet, et en tenant compte des facteurs économiques.

Nous avons besoin de tous les supports

Nous avons la chance, à l'ICEM, de pouvoir les utiliser presque tous, car au cours des années, des collections différentes, spécifiques, se sont imposées. Hélas, commer-

cialement, ce n'est pas encore possible ; il n'est pas admis dans tout le public, parmi les enseignants, qu'il faille posséder un coffret complet de tous les types de documents sur tous les supports. Actuellement, c'est à chacun de constituer son fonds, s'il a bien compris la nécessité de cette pluralité de types et de supports.

Les premières mémoires que j'ai envie d'utiliser, ce sont les mémoires audio-visuelles parce qu'elles permettent une approche globale et sont aptes à mieux restituer les aspects d'une réalité qui ne peut être appréhendée directement, étant éloignée dans le temps ou l'espace.

J'aimerais l'utiliser avec l'image animée et un son authentique d'ambiance, des séquences en situation et des récits illustrés d'expérience directe. La BT SON répond à cette définition, mais avec des images fixes. C'est un inconvénient, partiellement compensé par l'intérêt de deux supports simples dissociables, qui permettent une exploitation plus souple.

Etant bien entendu que cet audio-visuel est une élaboration de « briques » authentiques, en fonction des besoins d'information rapide de l'utilisateur et des impératifs économiques.

Ce type de document a un rôle à jouer comme : circonstance de recours à la documentation, motivation, déclenchement d'interrogations complémentaires, d'étonnement et de questionnement.

Il peut aussi, selon les cas, élargir nos possibilités d'investigation, apporter aux maîtres et aux enfants ce qu'ils ne peuvent pas trouver dans leur milieu, faciliter l'intégration et la structuration de l'acquis.

Après une étude du sujet, des investigations dans le milieu, des expérimentations, le document audio-visuel rassemble globalement ce qui a pu s'intégrer par les phases précédentes de la démarche, c'est-à-dire que toutes les illustrations et tous les propos, qui doivent être parfaitement liés, déclenchent des rapprochements, des comparaisons, des mises en relations après une phase de généralisation.

Quels supports audio-visuels ?

Pour une communication collective utile, il faut : la diapositive projetée, le disque, l'électrophone et, bien entendu, la sonorisation correcte de la salle. Ou, si le document est sur bande, autre chose que la minicassette à piles, insuffisante pour l'usage collectif.

Pour une communication individuelle, je réclame la cassette, le casque et le livret. En somme, ce qu'on appelle le livre-disque.

Il me faut un document sonore seul, lorsque le contenu ne réclame pas d'illustration, et qu'il est nécessaire de focaliser l'intérêt sur des propos et leur facette affective (par exemple, Jean Rostand parlant de la mort, Documents sonores de la BT, n° 23 : « L'angoisse de l'enfant devant la vie et la mort »).

Mais j'ai besoin aussi du papier, de l'écrit, du dessin, du livre, de la brochure, des fiches, pour la compréhension individuelle de tel ou tel point du sujet qui m'intéresse particulièrement, qu'il m'est nécessaire d'étudier plus en détail, à mon rythme, avec la souplesse de l'écrit ; pour des aspects complémentaires qui ne pouvaient être abordés en audio-visuel. Ou encore pour entrer dans le sujet à tout moment de ma démarche : information ponctuelle, dictionnaire, fiches précises, ou, dans la phase de généralisation et de structuration, des tableaux, des organigrammes.

Mais si j'ai affaire à un grand groupe, alors j'ai de nouveau recours à la diapositive et au commentaire direct.

Tous les supports et types de contenus différents sont nécessaires pour satisfaire les interrogations diverses qui s'expriment à chaque phase du processus quand il s'agit d'accéder à des mémoires, ou à l'expérience des autres.

Reste à se procurer, ou à constituer, un répertoire où trouver, à la seconde, le document qui conviendra, et sur un support adapté...

P. G.

Des livres sur la nature.

« Il est essentiel de privilégier l'approche sensible du milieu naturel avant l'approche technique ». L'association Jeunes et nature, qui fait paraître une brochure comportant un choix de trois cents livres environ sur la nature en Ile-de-France, attend des livres « une exactitude scientifique et des qualités pédagogiques », grâce auxquelles l'enfant trouvera de quoi nourrir sa curiosité, ainsi qu'une incitation à l'observation et au respect de la nature.

Bureau de vente et d'information Jeunes et nature, 129, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris.

A la recherche des documentaires

Nous nous plaignons depuis quelques mois — et nous ne sommes pas les seuls — d'un certain flottement dans la production des livres documentaires pour enfants. Il devient de plus en plus rare, malgré l'examen attentif de tout ce qui paraît, de trouver une étude intéressante et utile, un livre attrayant qui ne se révèle pas confus ou superficiel. Les citations que nous donnons page 8, dans la rubrique Pour ou contre, à propos de deux collections, caractérisent bien ce malaise.

Tous ces livres sont bien présentés, certains adoptent un point de vue original ou actuel, on peut toujours y apprendre quelque chose. Mais la plupart ne sont qu'à moitié convaincants : ils ne sont jamais indispensables.

On a l'impression que les thèmes des ouvrages ou des collections et les intérêts réels des enfants ne se rencontrent que par chance.

Des lacunes persistent dans beaucoup de domaines : en géographie, il n'existe pratiquement rien (que des ouvrages de style touristique pour un public indifférencié), sauf les BT et quelques albums du Père Castor.

En histoire, peu de chose en dehors de l'Égypte, des Vikings, du moyen âge, des Indiens... Très peu de biographies alors qu'il y a une demande à partir de dix ans.

Pour répondre à une importante demande sur les métiers, on a peu de livres précis et vivants ; ce que veulent savoir les jeunes, c'est en quoi consiste le métier, dans son vécu, et quelle est au juste la formation nécessaire (attention aussi aux illusions entretenues sur des professions sans débouchés).

On manque d'informations sur la musique actuelle (pop, folk, etc.) et l'on aimerait aussi de bonnes biographies de musiciens (et non des survols journalistiques).

Ce sont là des exemples, entre autres.

En revanche, nous avons déjà signalé la récente surproduction des livres d'activité — qui semble se calmer. Ou la vogue des larges synthèses, qui supposent chez le lecteur des connaissances de base, faute desquelles le texte reste elliptique, allusif et confus.

Espérons qu'à la relative médiocrité actuelle succédera un renouveau du documentaire, avec quelques programmes plus cohérents et des livres de type monographie qui situent clairement chaque sujet, le traitent concrètement sans prétendre tout dire, mais en donnant au lecteur des orientations pour compléter lui-même son information et se former un jugement.